

Sylviane Roche

Maroussia
va à l'école

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



AU-DESSUS de la porte de l'école communale de la rue de Sévigné, en face du Musée Carnavalet, à Paris, il y a une plaque de fonte sur laquelle on peut lire : 1664. L'école n'a pas été repeinte depuis cette date. Sous Jules Ferry, on a juste enlevé les meubles, décroché les tableaux, et mis des pupitres d'écoliers à la place. Si votre classe tombe dans un ancien salon, bravo ! À vous les grandes fenêtres, la cheminée de marbre (murée), les restes de dorure au plafond. Si, par contre, vous résidez pour un an sous les combles, peut-être d'anciennes chambres de domestiques dont on a abattu les cloisons, c'est l'escalier étroit aux marches incertaines, la soupente étouffante à partir du mois de mai, pas d'estrade pour la maîtresse à cause de la hauteur du plafond, et l'électricité allumée du 1^{er} octobre au 30 juin.

Les grands salons du rez-de-chaussée avaient été transformés en préau. On avait carrelé le sol et

accroché des portemanteaux le long des parois lambrissées. C'est là qu'on donnait les leçons de gymnastique par mauvais temps. À ce moment-là, on mettait sur le carrelage de gros paillassons horriblement piquants. C'est là aussi qu'avait lieu la fête de Noël. Il y avait les mamans, la directrice faisait un discours. Puis les enfants chantaient : « *Il avait un vélo, Pipo, quand il était militaire. Il avait un vélo, Pipo, quand il était matelot.* » Ensuite, le Père Noël venait et donnait aux enfants des sacs en papier avec des cacahuètes et des mandarines. Après, c'était les vacances.

C'était aussi dans le préau qu'on votait pour les élections. Ça, Monique connaissait bien, parce que son papa s'en occupait, des élections. Il disait *a voté* quand les gens mettaient leur lettre dans la boîte, et Monique adorait venir avec lui, parce que être à l'école le dimanche, sans les enfants et sans les maîtresses, c'est vraiment chic ! Le lendemain des élections, l'école était fermée pour désinfection. Et le jour d'après, quand on revenait, ça sentait bizarre. Personne n'a jamais compris comment ils faisaient pour désinfecter sans nettoyer...

Une autre odeur de l'école, c'était celle de l'encre violette que la femme de service versait chaque semaine dans l'encrier du pupitre. Elle avait une grande bouteille, avec un long bec. Quand l'encrier était plein, Monique y collait son visage et inhalait à pleins poumons. Parfois, elle se mettait de l'encre sur le nez et la maîtresse l'envoyait se laver en se moquant d'elle :

— Voilà Monique qui écrit avec son nez maintenant ! De toute façon, ça ne peut pas être pire qu'avec la main !

Il y avait aussi l'odeur de l'encaustique, trois fois par an, quand on cirait les pupitres. Chaque élève apportait son petit matériel : du papier de verre, un grattoir, une boîte de cire ronde, en métal, avec une sorte d'oiseau dessus, un chiffon blanc pour passer la cire et un autre en laine — une vieille chaussette — pour faire briller. Tout en frottant, pour ne pas *perdre son temps*, on apprenait une chanson. D'ailleurs, ça aide pour frotter. *Il était un p'tit cordonnier, il était un p'tit cordonnier, qui réparait bien les souliers...*

— Allez, disait la maîtresse, un petit peu plus d'huile de coude !

À la fin, la maîtresse passait l'inspection et donnait des bons points. Au bout de dix bons points t'as une image, et au bout de dix images, t'as un dix qui vaut pour la conduite, mais ça, Monique, ça ne lui est jamais arrivé.

Après l'encaustiquage des tables, la maîtresse distribuait de nouveaux sous-main en buvard. Dessus, dans le coin à droite, c'était écrit *Ville de Paris* et au-dessous *Fluctuat nec mergitur* avec une espèce de bateau. Au bout de huit jours, le sous-main de Monique était couvert de taches violettes et la maîtresse disait :

— Je te rappelle que ton sous-main doit tenir pendant tout le trimestre. Ce sont les mauvais ouvriers qui ont de mauvais outils...

L'année où Mendès France fut président du Conseil, Monique vécut un véritable cauchemar : tous les matins à dix heures, on distribuait un quart de lait à chaque écolier, qui devait le boire assis à sa place afin que la maîtresse pût contrôler l'opération.

D'abord, Monique détestait le lait. Et bien sûr, elle ne manqua pas de renverser rapidement sa bouteille sur son sous-main. Le buvard fut séché sur le poêle, puis solennellement rendu à la maladroite qui passa le reste du trimestre à écrire sur un support durci et malodorant.

Quand la maîtresse expliquait que la *Villedeparis* était pauvre et qu'il n'était pas question de *gaspiller les fournitures* pour les enfants étourdis (sans compter tout ce bon lait gâché), les fillettes n'avaient pas de peine à la croire. Il n'y avait qu'à regarder leur école, ses murs écaillés et crasseux, ses deux platanes moribonds, ses baraques préfabriquées et provisoires depuis avant la guerre, et qui mangeaient la moitié de la cour de récréation, le marbre cassé de *l'escalier d'honneur*, ou les vieux poêles à charbon que le concierge venait remplir chaque matin.

D'ailleurs, cela ne choquait guère les petites filles du quartier. C'était leur monde familier. Elles retrouvaient chez elles les mêmes lambris mangés de vers, les mêmes escaliers branlants, les mêmes parquets Versailles authentiques et qui n'avaient pas revu un charpentier depuis 1634. Leurs parents avaient installé sous les mêmes moulures écaillées des anciens hôtels du Marais leurs machines à tricoter ou à piquer les casquettes. Les WC sur le palier, le baquet d'eau chaude dans la cuisine pour le bain du vendredi soir, et *heureux comme Dieu en France*, après la guerre, qu'est-ce que tu veux de plus ?

Alors l'école de la rue de Sévigné, avec ses odeurs périodiques et sa crasse permanente, on l'aimait bien, et Monique aussi l'aimait bien, même si

la maîtresse du CM1, qui s'appelait Mademoiselle Louisjean, était parfois un peu méchante avec elle. Mais elle était juste, c'est-à-dire qu'elle était parfois méchante avec toutes les élèves. Quand une petite fille arrivait un lundi matin avec des bouclettes (ça peut arriver si la veille il y a eu une fête à la maison et que ta mère t'a mis des papillotes), elle se moquait d'elle et elle disait :

— Tu ferais mieux de te faire friser la cervelle !

Un jour, elle avait surpris Rose Glikser en train de copier le calcul sur sa voisine : toute la journée la malheureuse avait dû se promener avec l'écriteau « *copieuse* » autour du cou. Même pendant la récréation.

Mademoiselle Louisjean appelait Annick Liance *Poil de carotte* et Annie Bardet *Bouboule*. À Monique, elle disait parfois *Tête de linotte* et même, une fois ou deux, *Petite tête de linotte*, ce qui prouve que, dans le fond, elle l'aimait bien. Mais c'était encore une maîtresse d'autrefois, qui vous envoyait au coin avec les mains sur la tête.

Dans le fond de la classe, il y avait une armoire où Mademoiselle Louisjean rangeait le *matériel*. Par exemple, le bocal pour faire les expériences de science : tu verses de l'acide dans le bocal, tu y mets un os de mouton et, le lendemain, l'os est tout mou. Ou bien tu prends une bougie, tu l'allumes, et ensuite tu la recouvres avec le même bocal (on n'en avait qu'un). Au bout d'un moment, la bougie s'éteint. C'est à cause du gaz carbonique. Monique avait dû copier cent fois : « *Le gaz carbonique n'entretient pas la combustion* », parce qu'elle bavardait pendant l'expérience avec Germaine Vainstock et

qu'elle n'avait pas été capable de répondre quand la maîtresse s'était interrompue :

— Répète donc un peu ce que je viens de dire, Monique.

Germaine Vainstock, elle, avait su.

Dans l'armoire, il y avait aussi la *mappemonde* et des livres. Une dizaine de livres. C'était la *Bibliothèque de classe*, en vertu d'un arrêté ministériel de 1946 stipulant que, pour promouvoir la lecture chez la jeunesse, chaque classe serait désormais dotée d'une bibliothèque de prêt, contenant des ouvrages adaptés à l'âge des enfants. Malheureusement, le ministre avait oublié d'envoyer les crédits pour l'achat des livres en question.

Alors il n'y en avait que dix, que toutes les élèves avaient lus avant Noël.

Cette année-là, Mademoiselle Louisjean eut une idée. Elle proposa que chaque petite fille apportât un livre et qu'elle le prêtât à la bibliothèque pour la durée de l'année scolaire.

— Je suis sûre que vous avez bien au moins *un* livre chez vous. Comme ça, cela nous en fera une quarantaine, et vous aurez de quoi emprunter toute l'année. À la fin de l'année, vous reprendrez votre bien. Sauf les redoublantes évidemment.

(Mademoiselle Louisjean terminait toujours ses petits discours par des plaisanteries stimulantes.)

Cette idée eut beaucoup de succès. Chaque petite fille rentra à la maison bien décidée à épater ses copines. Celles qui n'avaient pas de livres chez elles (et quoi qu'en pensât la maîtresse, il y en avait beaucoup) traînèrent de gré ou de force leur mère

chez Bibliopresse, le marchand de journaux de la rue du Parc-Royal, qui épuisa en deux jours son maigre stock de livres illustrés.

Pour Monique, le problème était plutôt dans le choix. Chez elle, il y avait des livres partout. Et même, dans sa chambre, son papa avait construit une petite bibliothèque. Elle était abonnée à *Vaillant*, à *Riquiqui* et à *Roudoudou*. Elle avait toutes les histoires de *Pif le Chien*, toute une rangée des *Albums du Père Castor*, des *Martine*, des *Caroline*, un grand livre des *Aventures de Peter Pan*, et même des plus épais, avec presque pas d'images, que son père avait rangés là en disant :

— Ce sera pour dans deux ou trois ans.

Mais le livre qu'elle préférait, c'était celui que son papa lui avait donné cette année-là pour Noël. C'était un grand livre. Sur la couverture, on voyait une petite fille assise à un pupitre et qui écrivait avec un porte-plume transparent.

Le livre s'appelait : *Maroussia va à l'école*. Il racontait l'histoire de Maroussia, la petite fille de la couverture. Ce qui était génial, c'est que les illustrations n'étaient pas des dessins, mais des photographies. Sur chaque page, il y avait une grande photo, avec le texte au-dessous qui expliquait.

Maroussia avait six ans et elle habitait Moscou, en Union soviétique. Monique connaissait bien l'Union soviétique, parce que presque toutes les histoires des livres que lui offrait son père se passaient là-bas. Donc, Maroussia, c'était son premier jour d'école. Sa maman lui mettait un uniforme d'écolière (le rêve de Monique!) et des nœuds blancs au bout des tresses.

L'école s'appelait : *Groupe scolaire N° 3 Camarade Staline*.

Maroussia avait peur et ne lâchait pas la main de sa maman.

Devant l'école, il y avait un grand escalier avec en haut une grande statue du camarade Staline qui semblait accueillir les enfants. Cette rassurante présence donnait du courage à Maroussia qui embrassait sa maman et montait bravement l'escalier.

D'ailleurs la camarade Nastassia Nicolaïevna, la maîtresse, était très jeune et très gentille. Ensuite, c'était la vie de Maroussia chaque jour à l'école. On y faisait des tas de choses qui laissaient Monique pantelante d'admiration et d'envie. Dans la classe, il y avait un jardin d'hiver avec plein de plantes que les enfants arrosaient à tour de rôle. Les enfants défilaient dans les rues en chantant le jour de l'anniversaire du camarade Staline. La gymnastique avait lieu dans un grand local exprès, ou alors sur de grandes pelouses et les écoliers avaient tous le même uniforme blanc. Maroussia avait deux buts : être autorisée à écrire à l'encre et être admise chez les Pionniers, pour pouvoir porter fièrement le foulard rouge autour du cou. Mais Maroussia n'écrivait pas assez bien. Chaque jour, la maîtresse distribuait de nouveaux porte-plume et Maroussia restait bientôt seule dans la classe à écrire encore au crayon. Monique compatissait.

Enfin, après bien des efforts, Maroussia réussissait à recopier le poème en l'honneur du camarade Staline qu'une élève devait réciter pour la fête de l'école. Et sans jamais dépasser la ligne et sans avoir

besoin de gommer une seule fois, et avec une telle élégance que la maîtresse, enthousiasmée, lui prêtait son propre porte-plume transparent en plexiglas !

À la fin du livre, le jour de la fête de l'école, on voyait Maroussia, le foulard rouge des Pionniers autour du cou, chanter de tout son cœur : « *Et nous sommes fiers d'être des écoliers soviétiques, et les enfants du camarade Staline.* »

Monique adorait ce livre, et elle le lisait presque chaque soir. C'était surtout à cause des photographies. Les livres avec des photos avaient toujours été ses préférés. Elle avait aussi *Bim le Petit Âne*, *Crin-Blanc*, *Le Ballon rouge*. Elle les aimait beaucoup, mais c'était toujours des histoires de garçons. Ce qu'il y avait de mieux, avec Maroussia, c'est que c'était une petite fille et qu'elle allait aussi à l'école, sauf qu'en Union soviétique c'était beaucoup plus beau qu'ici, des écoles toutes modernes, avec de grandes fenêtres, de larges couloirs et des fleurs. Et surtout, dans cette école de rêve, les enfants portaient des uniformes, une robe marron sur une blouse blanche, avec des manches toujours si bien amidonnées...

Ce fut donc *Maroussia va à l'école* que Monique apporta le lendemain en classe, dûment recouvert de papier d'emballage comme l'avait recommandé la maîtresse.

Le succès fut éclatant. Maroussia et ses tresses fascinèrent immédiatement les écolières de la rue de Sévigné. Elles voulaient toutes l'emprunter à la fois, et Mademoiselle Louisjean dut établir une liste d'attente par tirage au sort.

Monique régnait.

— C'est mon papa qui me l'a acheté pour Noël, expliquait-elle fièrement. J'en ai d'autres, presque aussi beaux. Je les apporterai demain.

Mais ni *Crin-Blanc* ni *Bim le Petit Âne* ne purent égaler le succès de *Maroussia*.

Germaine Vainstock, qui était la meilleure copine de Monique, avait été placée par le tirage au sort presque à la fin de la liste. Elle ne décolerait pas.

— T'as qu'à dire que ta maman veut plus que tu le prêtes, suggéra-t-elle à Monique. Tu le reprends, et tu me le passes.

— Mais je ne peux pas, répondit Monique. Et puis d'ailleurs t'as qu'à attendre ton tour.

— Tu te crois fière, hein, tu fais ta crâneuse.

Elles se fâchèrent. Germaine Vainstock alla même jusqu'à traiter Monique de *youpine*. Elle avait entendu la voisine – celle qui tenait mal ses enfants et les laissait *faire des saletés* dans l'escalier – traiter ainsi sa mère, une des innombrables fois où elles s'étaient disputées sur le palier. À la réaction de ses parents, Germaine avait jugé l'injure conséquente et s'était promis de la réemployer à l'occasion. Mais Monique s'en aperçut à peine, ivre de la gloire de *Maroussia* qui rejaillissait sur elle.

La maîtresse avait déjà recouvert le livre deux ou trois fois, tant les nombreuses manipulations usaient la couverture de papier.

Et puis un jour, ce fut le tour d'Élizabeth Quatredeniens.

Le lendemain matin, Élizabeth Quatredeniens arriva en classe avec un paquet sous le bras. Elle le posa sur le bureau de la maîtresse en disant avec l'application d'une phrase apprise :

— Mon papa vous envoie ceci.

Elle retourna s'asseoir en lançant à Monique un regard de triomphe assassin.

La maîtresse, surprise, ouvrit le paquet. Dedans, il y avait *Maroussia* et une lettre. Elle la lut, tandis que les petites filles n'osaient pas faire un mouvement et interrogeaient du regard Élisabeth impassible.

— Bon, dit la maîtresse en repliant la lettre et en la rangeant avec le livre dans le tiroir du bureau, au travail, maintenant.

Impossible d'en savoir plus.

À la récréation, tout le monde entourait Élisabeth. Qu'y avait-il dans la lettre ? Pourquoi la maîtresse avait-elle rangé *Maroussia* dans son bureau au lieu de le donner à Annie Bardet dont c'était le tour ?

— Mon papa, expliqua Élisabeth, il a regardé le livre et puis il a dit un gros mot. Et il l'a montré à maman. Et elle a dit : « Ah ! mon Dieu, quelle horreur ! » Et mon papa, il a dit : « Tous des cocos dans cette école, c'est inadmissible ! Je vais écrire à la directrice. »

— Des quoi ?

— Des cocos.

— C'est quoi, des cocos ? demanda Monique.

— Je ne sais pas, dit Élisabeth, mais c'est aussi des salauds. Mon père, il a dit : « Quels salauds de mettre ça dans la tête des enfants ! »

— Mettre quoi ? dit Monique.

— C'est ton père, le salaud, dit Germaine Vainstock qui avait de la rancune, puisque c'est ton père qui a acheté le livre.

— Non, mon père c'est pas un salaud !

— Un salaud de coco, reprit une autre gamine.

Elles s'en mêlèrent toutes. Il faut dire que Monique leur tapait sur les nerfs avec ses airs de crâneuse, depuis qu'elle avait apporté tous ces livres et qu'elle n'arrêtait pas de répéter :

— C'est mon papa. À la maison, y en a encore beaucoup plus, et même dans ma chambre, j'ai une bibliothèque.

Une bibliothèque dans sa chambre ? Pourquoi pas un tableau noir et une estrade ? Même les plus ferventes admiratrices de *Maroussia* n'étaient pas fâchées de voir vaciller la couronne de Monique. Celle-ci se débattait, au bord des larmes.

— Non c'est pas un salaud, mon papa, c'est ta mère, la salope !

— Youpine ! s'écria Germaine en lui tirant les cheveux.

— Youpine toi-même ! hurla Monique en se jetant sur elle.

La maîtresse qui surveillait la cour intervint et envoya chacune des protagonistes finir la récréation le nez contre le platane et les mains sur la tête.

À la fin de la matinée, la maîtresse retint Monique qui rangeait ses affaires :

— Tu donneras ce mot à ton papa ou à ta maman, Monique, n'oublie pas.

Monique devait justement déjeuner seule avec son père, car sa mère travaillait toute la journée. Il était là, dans son bureau plein de livres. Monique lui tendit le mot de la maîtresse.

Il la regarda :

— Ça n'a pas l'air d'aller, Monique ?

Monique fondit en larmes.

— Mais qu'est-ce qui se passe? Tu as mal quelque part?

Monique sanglotait si fort qu'elle ne pouvait plus parler.

— Mais calme-toi. Allons, qu'est-ce qui se passe?

Il vit l'enveloppe qu'il avait posée distraitemment sur son bureau.

— Tu as fait une bêtise à l'école?

— Oh non, Papa... non...

Re-larmes.

— Tu ne veux pas me dire ce que tu as fait avant que je lise la lettre de cette caftreuse de maîtresse?

— Je... je... je n'ai rien fait. C'est Élizabeth... Oh Papa, c'est quoi, un coco?

— Un coco? Qui t'a dit cela?

— Élizabeth Quatredeniers et puis... et puis les autres... son papa a dit que tu es un salaud de coco... et puis...

Sanglots redoublés.

— Et puis quoi?

— C'est quoi, une youpine?

— Une youpine? De mieux en mieux... C'est aussi le père Quatredeniers qui a dit ça?

— Non, c'est Germaine Vainstock!

Le père de Monique était partagé entre l'indignation et l'envie de rire.

— Germaine Vainstock qui te traite de youpine? Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire? Je crois que je ferais mieux de lire la lettre de la maîtresse.

Quand il eut fini de lire la lettre, le papa de Monique la prit sur ses genoux.

— Allons, Monique, ce n'est pas grave. Tout à l'heure, j'irai à l'école avec toi pour parler à la maîtresse. C'est l'histoire de *Maroussia* qui n'a pas plu au père d'Élizabeth Quatre-deniers.

Il lui expliqua longtemps un tas de choses en la câlinant. Mais Monique ne comprenait pas tout. Puisque youpin ça veut dire juif, pourquoi est-ce méchant ? Pourquoi faut-il se fâcher et se défendre ? Papa et Maman lui ont toujours expliqué qu'il fallait être fier d'être juif. Pourquoi Papa lui dit-il que *dans ces cas-là, il faut pas se laisser faire ?*

Mais le père de Monique n'avait pas l'habitude de parler longtemps aux enfants et il s'énervait un peu. Monique n'osait plus lui poser de questions et elle sentit bientôt que son père ne s'adressait plus vraiment à elle. Il faisait cela souvent. Elle se leva.

— Allez. Oublions tout ça. Va vite te laver les mains, ou on n'aura pas le temps de manger.

Monique sortit du bureau. Ce qui la tourmentait le plus, c'était que l'histoire de *Maroussia* n'avait pas plu au père d'Élizabeth parce que — avait dit Papa — il n'aimait pas le camarade Staline ni l'Union soviétique. C'est pour cela qu'il avait traité son papa de salaud.

Incompréhensible.

Et la maîtresse, est-ce qu'elle aimait le camarade Staline ?

Et Maman ? Et Mamie ?

— Tu viens ? cria Papa.

Au menu, il y avait une boîte de sardines avec des tomates et des œufs durs.

— Miam miam, dit Monique.

— *C'est le petit pique-nique du papa de Mo-o-nique*, chantonnait-il. Tu vois, ça rime.

Monique, la bouche pleine, sourit à son père :

— On est bien tranquilles à la maison tous les deux, hein, Papa ?